

Colloque Laudato Si

Par son encyclique, le Pape souligne fortement l'importance de trois « ingrédients » essentiels dans la démarche environnementale : la responsabilité, la justice et la spiritualité. Pour en parler j'évoquerai brièvement trois auteurs. Le premier est cité par le pape lui-même c'est Romano Guardini. Les deux autres mériteraient de l'être ce sont René Girard et André Wénin. En effet, la prudence – pour ne pas dire la lenteur – avec laquelle la hiérarchie de l'Eglise a élaboré sa doctrine en matière d'écologie aura au moins eu l'avantage de pouvoir conférer d'emblée à celle-ci une largeur de vue très appréciable : le pape François dans l'encyclique revient constamment sur la nécessité de désenclaver le discours écologique en lui donnant une dimension à la fois sociale mais aussi anthropologique et spirituelle. Et ce n'est pas une récupération...

1. L'âge de la responsabilité (Guardini)

Lorsqu'on effectue le relevé des références qui font l'objet d'une note de bas de pages dans l'encyclique, de manière assez prévisible pour un tel document, les papes arrivent en premier : 50% des citations sont pontificales, principalement Jean-Paul II et Benoît XVI. Cependant chose assez rare, pas moins de huit notes renvoient à l'ouvrage du grand théologien allemand, d'origine italienne, Romano Guardini : *Das Ende der Neuzeit* publié en 1950¹. Il faut dire que Jorge Bergoglio avait en son temps commencé une thèse de doctorat sur cet auteur.

Dans cet ouvrage, Guardini étudie d'abord comment Blaise Pascal a envisagé le changement d'époque entre l'âge médiéval et les temps modernes. Fort de ces observations, le théologien allemand ne se limite pas à un diagnostic de son époque, il tâche de préciser les concepts et les forces qui permettront à l'homme contemporain de négocier lui aussi un changement d'époque en relevant les défis de l'âge post-moderne. Il insiste notamment sur les vertus que l'humanité devra développer pour se montrer à la hauteur de l'épreuve. Permettez-moi de faire une longue citation : « L'ordre nouveau doit être enraciné dans les vertus d'honnêteté et de gravité, fondées sur la vérité... En effet l'honnêteté doit avoir la volonté de connaître ce qui se passe réellement et de mesurer l'enjeu de la situation ; elle doit se départir de la rhétorique vide du progrès ou de la conquête de la nature. Elle doit faire face avec héroïsme aux devoirs qui incombent à l'homme dans cette nouvelle situation. La vertu de gravité sera *spirituelle*, un *courage* dépourvu de pathos seul capable de faire face au chaos qui menace. Cette gravité doit être plus pure et plus forte que le courage même que nécessite l'éventualité de la bombe atomique ou des armes bactériologiques, car elle doit contenir un chaos qui est sorti des mains mêmes de l'homme. Ces vertus devront être sollicitées dans l'art de gouverner pour que l'homme exerce *son pouvoir sur le pouvoir* lui-même... ».

Visiblement, le pape a été fortement impressionné par la lecture de Guardini. Loin de se borner aux quelques citations explicites qu'il fait de son œuvre, l'influence de cet auteur se fait sentir dès le premier chapitre consacré au diagnostic écologique (« Ce qui se passe dans notre maison »). Dénonçant le manque de réaction à la crise écologique, le pape fait un constat en creux du manque de *courage* : « Beaucoup diront qu'ils n'ont pas conscience de réaliser des actions immorales, parce que la distraction constante nous ôte le *courage* de nous rendre compte de la réalité d'un monde limité et fini » (§ 56).

¹ Guardini était également un des maîtres à penser de Ratzinger. Il reçut en 1952, juste après la publication de *Das Ende der Neuzeit* (1950) le Friedenspreis des Deutschen Buchhandels (dont le titulaire en 2015 est aussi un allemand et un allemand d'origine étrangère Navid Kermani, persan et musulman).

Afin que l'humanité retrouve le sens des responsabilités, le pape, comme Guardini, invite à démystifier le progrès : « La pensée chrétienne a démystifié la nature... elle ne lui a plus attribué de caractère divin... Si nous reconnaissons la valeur et la fragilité de la nature, et en même temps les capacités que le Créateur nous a octroyées, cela nous permet d'en finir avec le mythe moderne du progrès matériel sans limite » (§ 78).

Mais pas davantage que Guardini, le pape ne va se limiter à un constat négatif, à une sorte d'autopsie du monde moderne. Il appelle de ses vœux un réveil de la *responsabilité* et de *l'honnêteté* : Si, dit-il, « la génération post-industrielle fut une des plus irresponsables de l'histoire. Il faut espérer que l'humanité du début du XXI^e pourra rester dans les mémoires pour avoir assumé avec générosité ses *graves* responsabilités » (§ 165). Et le pape de s'exclamer avec enthousiasme : « Il y a tant de choses que l'on peut faire ! » (§ 180). Et parmi ces choses à faire, il est nécessaire d'exercer un contre-pouvoir sans lequel, il est bien peu probable que la situation puisse s'améliorer : « Sans la pression de la population et des institutions, il y aura toujours de la résistance à intervenir (politiquement) » (§ 181). C'est pourquoi, le pape invite à « un débat *honnête* et transparent » (§ 188).

Je dois dire, en tant que curé de la paroisse universitaire, surtout si je compare avec l'époque où moi-même j'étais étudiant au milieu des années quatre-vingt, que je suis impressionné par le niveau d'engagement et de conscientisation des étudiants aujourd'hui. Romano Guardini avait vu loin : il se peut que nous soyons effectivement entrés dans une nouvelle ère de responsabilité.

2. Logique sacrificielle dans l'économie néo-libérale (Girard).

Le propre du mythe – et le mythe du progrès indéfini ne fit pas exception – c'est qu'il décharge l'homme de sa responsabilité en la faisant porter par des boucs émissaires. C'est du moins ainsi que Girard décrypte le mythe d'Œdipe : Œdipe a causé la peste à Thèbes. Le propre de la responsabilité c'est qu'elle reconnaît les conséquences de l'action humaine et notamment ne masque pas l'existence de victimes. Mais pour que cette responsabilité s'exerce, il faut des prophètes qui osent renverser les mythes en dénonçant les vraies causes des catastrophes. Le pape vise cette prise de conscience lorsqu'il déclare : « Il ne sert à rien de décrire les symptômes de la crise écologique si nous n'en reconnaissons pas la racine humaine » (§ 101). Je ne vais plus multiplier les citations de l'encyclique mais je vais dresser en quelques traits et à l'aide de la théorie anthropologique de Girard un tableau du monde dans lequel vous reconnaîtrez sans peine celui décrit par le pape.

La théorie libérale postule que le marché suscite sa propre autorégulation. L'anthropologie de Girard montre qu'il n'en n'est rien car le désir ne cesse de s'exacerber et la convoitise non régulée n'a pas de limite. On assiste dans l'économie libérale à une exacerbation du désir mimétique qui comme l'a montré Girard est à la source de la violence sociale. Je tends à désirer tel objet non en raison de sa valeur d'utilité pour moi – ce que suppose la théorie économique classique – mais parce que d'autres le désirent. A titre d'exemple lorsque tout le monde veut habiter le même quartier d'une ville, cela crée inévitablement de l'exclusion.

On aboutit à une planète où d'une part il est nécessaire que la publicité investisse la totalité du contenu mental de ceux qui possèdent pour les convaincre de se porter acquéreur de ce que le processus de production ne cesse de vomir sur le marché. Et dans le même temps, une partie de plus en plus importante de l'humanité est écartée de la

jouissance de ces biens car l'obsession du profit entraîne toujours davantage l'expulsion du travail humain du processus de production².

L'abolition progressive des différences produit en outre une société de plus en plus concurrentielle et cette concurrence devient planétaire : « La conception rivalitaire que notre exemple impose à la planète entière ne peut pas faire de nous des vainqueurs sans faire en d'autres lieux d'innombrables vaincus, d'innombrables victimes »³.

L'exacerbation du désir que ce système provoque fait donc un nombre sans cesse croissant de victimes sans parler de son impact sur la nature qui est peut-être toujours la première 'victime' avant de se muer elle-même en bourreau lorsque la violence des éléments se déchaînent de manière catastrophique contre les multitudes : tempêtes, tremblements de terre, tsunamis, réchauffement et montée des eaux...

En outre, la multiplication, la mondialisation et la rapidité croissante des échanges commerciaux comporte le risque d'un développement exponentiel de la mauvaise réciprocité. Cela risque de provoquer un *règlement de compte* à l'échelle planétaire⁴. Face à cette logique sacrificielle qui s'appuie sur ce qu'il y a de plus obscur en nous, la responsabilisation, la conscientisation est nécessaire mais ne suffira sans doute pas. C'est pourquoi le pape fait appel à un troisième ingrédient qui est le renouveau d'une véritable spiritualité. Il faut dit-il « un style de vie et une spiritualité qui constitueraient une résistance face à l'avancée du paradigme technocratique » (§111) ; « autrement nous aurions besoin de toujours plus de succédanés pour supporter le vide » (§113). François rejoint en cela, le constat fait par Girard : le désir mimétique est un désir d'être. Comment y résister sans cette confirmation dans l'être que procure la vie intérieure, la spiritualité ?

3. Lever un malentendu : Dieu n'est pas coupable (Wénin)

« Il n'est pas facile de développer cette sobriété heureuse si nous *excluons* Dieu de notre vie et que notre moi prend sa place » (§224). Le problème c'est que ne pas exclure Dieu – ne pas en faire un bouc émissaire – suppose que nous ayons d'abord reconnu son innocence. Tout porterait à croire en effet qu'il est « le coupable qui court toujours » derrière tous les crimes écologiques. La première parole de Dieu au couple humain qu'il vient de créer n'est-elle pas une invitation à exercer sur la nature une domination débridée : « Emplissez la terre et *soumettez-la* et *maîtrisez* le poisson de la mer et le volatile des cieux et tout vivant rampant sur la terre » (Gn 1,28) ?

Cependant cette accusation – comme celle qui fait du Dieu de la Bible l'auteur de la violence humaine – se nourrit en fait d'une lecture fondamentaliste du texte biblique qui ne tient compte ni de la tradition interprétative, ni même de ce que le texte lui-même induit comme réponse chez son lecteur (*Reader Response Theory*). Comme le fait remarquer le Rabbi Jonathan Sacks, ancien grand rabbin du Commonwealth dans son remarquable livre *Not in God's Name*, « What if Genesis is a more profound, multi-levelled, transformative text than we have taken it to be ? » Une lecture attentive du texte permet en effet de voir que la compréhension selon laquelle l'homme est appelé par la Bible à exercer sur la nature une domination sans limite est complètement erronée⁵.

Il faut tenir compte de ce qui est écrit immédiatement avant ce verset problématique et aussi immédiatement après.

² Voir à ce sujet, M. HENRY, *Du communisme au capitalisme, théorie d'une catastrophe*, Paris, Odile Jacob, 1990.

³ R. GIRARD, *Celui par qui le scandale arrive*, Paris, Hachette, 2001, p. 24.

⁴ *Celui par qui le scandale arrive*, p. 32 : « Le double sens de l'expression 'règlement de compte' illumine la peur qu'inspire une réciprocité trop soudaine, déjà brutale ».

⁵ Je m'inspire de la lecture faite par André WENIN, *D'Adam à Abraham : les errances de l'humain*, Paris, Cerf, 2013. Lui même ayant été mis sur la voie par grand exégète jésuite Paul BEAUCHAMP,

Immédiatement avant : la création à l'image et vers la ressemblance (Gn 1,26-27).

« Faisons l'homme à notre image comme notre ressemblance » (v. 26). « Et Dieu créa l'homme à son image, en image de Dieu il le créa, mâle et femelle il les créa ».

Contrairement aux autres éléments du créé, l'intention divine, exprimée au v. 26 n'est qu'à moitié exécutée. Ce qui signifie ceci : l'image est donnée, la ressemblance reste à accomplir. Or le Dieu de la première page de la Genèse n'est pas un Dieu qui refuse la limite au contraire ; au contraire, toute la création est mise à l'aune du septième jour où Dieu se retire pour faire Shabbat, pour laisser exister en dehors de lui. Pour Dieu créer c'est se limiter, c'est faire Shabbat !

Immédiatement après : le menu (Gn 1,29-30).

Le menu initial est végétarien pour tous. En outre il est différencié pour les humains (muesli = céréales et fruits) d'une part et les animaux d'autre part (le reste de la verdure). Le don d'une alimentation végétarienne suggère que la domination de l'homme doit s'exercer sur l'animal sans le tuer. La maîtrise devra se faire sans violence à la ressemblance de celle qu'exerce Dieu, sur le créé, par la parole. De plus, l'alimentation différenciée entre l'humain et les animaux ne les met pas en concurrence dans l'exploitation des ressources alimentaires. Enfin, le fait que le menu soit également végétarien pour les animaux montre que « si le monde animal est guidé par un pasteur humain débonnaire, il sera lui-même empreint de douceur et les animaux ne se mangeront pas entre eux »⁶.

Mais il y a davantage dans ces paroles que la simple fixation d'un menu originel.

Car le texte peut être compris de manière métaphorique : l'homme, créé le même jour que les animaux, créé mâle et femelle comme eux, est appelé à exercer cette douce maîtrise sur l'animalité *qui est en lui*. C'est pourquoi, il faut aussi entendre l'harmonie décrite entre les animaux comme une métaphore de la paix entre les nations et les groupes humains qui sera possible si l'homme apprivoise sa propre animalité. En effet l'utopie d'une coexistence pacifique des animaux lorsqu'elle est décrite dans le passage du livre d'Isaïe sur le rejeton de la racine de Jessé « Le loup habitera avec l'agneau etc. le lion comme le bœuf mangera du foin » (Is 11,4-5) renvoie en fait à la vision d'une paix universelle entre les humains présente dans la vision inaugurale « de leurs épées ils forgeront des socs et de leurs lances des faucilles » (Is 2,4).

Enfin, la fixation du menu au premier chapitre de la Genèse sera complétée dès le deuxième chapitre par le commandement de « ne pas manger ». Il s'agit donc bien d'inviter le genre humain à une douce maîtrise de son avidité en gérant « avec force et douceur à la fois son dynamisme vital » par le moyen de la parole – ce souffle maîtrisé – qu'Adam recevra en partage de la part de Dieu également au chapitre deuxième⁷.

Voilà donc qui permet d'innocenter Dieu de la catastrophe écologique et une fois innocenté d'en faire un allié de cette noble cause. Le pape ne craint pas de suggérer que « l'éducation environnementale devrait nous disposer à faire ce saut vers le Mystère, à partir duquel une éthique écologique acquiert son sens le plus profond » (§210). Pour le dire autrement l'ouverture à la vie intérieure peut permettre de soigner le mal à sa racine en évitant que le « toujours plus » prenne dans le cœur de l'homme la place de Dieu.

⁶ A. WENIN, *D'Adam à Abraham ou les errances de l'humain. Lecture de Gn1,1-12,4*, Lire la Bible, Cerf, Paris, 2007.

⁷ Ibid., p. 46.